

Prix Cherpillod 2023  
texte du lauréat

# RUNAWAY

*Editions BLANK*

À tous ceux qui se battent contre eux-mêmes.

L'existence s'emmêle à des ronces purgatrices  
Aussi rêches et vilaines que des antiques institutrices  
Je sens contre mon cou mon souffle, je me raidis  
Mon coeur acharné qui s'efforce de battre, abasourdi

La pluie tombe dehors les feuilles noires  
Jaillissent de son esprit tordu  
Avant j'aurais pu le voir,  
Si seulement il ne s'était pas perdu

Le garçon avait un visage commun. Des yeux bruns. Des cheveux de la même teinte, mi-longs, ébouriffés. Il semblait habité d'une émotion qui m'était inconnue ; de la colère peut-être, ou une sorte de dégoût envers mes assaillants.

J'étais debout, paralysé par la peur, les yeux, les voix, les mains des enfants qui m'entouraient. Le garçon s'interposa entre eux et moi, leur cria de partir, en les menaçant de les dénoncer au directeur si ils ne me laissaient pas tranquille.

Une vague de peur traversa le groupe de gamins. Tout le monde était complètement terrorisé par le directeur de notre petite école, et peu de gens, profs y compris, osaient lui adresser la parole. C'était à quel point tout-un-chacun le craignait. Le garçon avait proféré la menace ultime.

Les enfants se dispersèrent rapidement dans la cour de récréation. Leurs pas résonnaient sur le sol poussiéreux, émettant un léger martèlement qui se dissipait au fur et à mesure des secondes qui s'écoulaient. Ils disparurent derrière des arbres et des buissons secs. Ce n'est qu'à ce moment-là que je n'ai osé lever les yeux, et observer mon sauveur avec un peu plus d'attention, toujours en état de choc.

Il avait un visage hâlé bien proportionné, beau mais un peu inintéressant, avec de grands yeux bruns qui reflétaient la lumière brûlante du soleil d'été. Un nez droit, une bouche tordue de l'Ombre d'un sourire, et des dents un peu écartées qui semblaient être son seul défaut. Il me tendit la main.

“ Viens, faut qu'on se bouge d'ici. Ah, et j'm'appelle Abel, avant que tu demandes.”

Abel. Mon esprit murmura le nom, il sonna en écho dans mon crâne.  
Je pris sa main.

J'ai rencontré Abel Ejder quand j'avais sept ans. J'en ai maintenant seize, et mes souvenirs me collent à la peau.

Ce jour-là, grâce à Abel, j'étais rentré à la maison avec moins de bleus que d'habitude. J'avais envie de hurler ma victoire contre les autres gamins, mais ma mère ne remarqua rien. Son absence de réaction me fit gentiment ravaler ma joie, et je finis par monter dans ma chambre. Elle était située dans le grenier de la vieille baraque dont ma mère et moi avions hérité à la mort de ma tante, il y a quinze ans.

Je m'étais assis sur mon lit, un sentiment indescriptible me tordant l'estomac. Je m'endormis sans manger le souper.

Je me réveillai rapidement, en sueur. Le monde autour de moi était noir. Les Ombres des meubles de ma chambre se tordaient, formant des figures aux visages ricanants. Il pleuvait dehors. Le martèlement des lourdes gouttes sur l'étroite fenêtre qui surplombait mon lit tuait successivement toutes mes tentatives d'atteindre le sommeil. Ce fut la première fois de ma vie que je fis une nuit blanche.

Je suis aujourd'hui un professionnel de l'insomnie, à mon grand désarroi. Chaque nuit, mes pensées tourbillonnent autour de moi comme des Oiseaux égarés.

Je cultive parfois l'espoir que des projectiles métalliques mortels n'atteignent ces Volatiles, et les fassent tous tomber un par un, me libérant finalement de leur vol agonisant.

J'ouvre les yeux. Je me surprends moi-même: j'ai dormi cette nuit. Ma chambre, inondée de lumière matinale, m'apparaît. Elle est petite et remplie d'affaires qui ne sont pas les miennes, mais que ni ma mère ni moi n'avons jamais pris la peine de déplacer. Le parquet est jonché de mes chaussettes usées et de mouchoirs. Ni les unes ni les autres ne sont supposés être sur le sol, mais y ont atterri à cause, euh, d'erreurs de trajectoire.

Je prends une inspiration profonde et me redresse dans mon lit. Je rejette sur le côté mes nombreuses couvertures superposées malgré la chaleur étouffante et pose mes pieds nus sur le parquet. Comme chaque matin, celui-ci grince immédiatement. Je me lève et traverse ma chambre en direction de mon armoire, le sol couinant sous mes pas. Après avoir attrapé et enfilé quelques vêtements que j'espère propres, je descends les escaliers vers la cuisine. Il faut que je rappelle à Maman de ne pas prendre plus qu'une pilule de ses antidépresseurs.

Je la trouve assise sur le plan de travail à côté des plaques de cuisson. Elle est en train de mélanger une bouillie informe dans une casserole, penchée au-dessus de sa préparation, et arbore un air concentré, avec son éternelle clope qui dépasse de ses lèvres. Des cendres tombent dans le contenu de la casserole, mais elle ne semble pas le remarquer.

Ça sera un de ces jours, donc. Très bien.

Je m'approche d'elle jusqu'à ce qu'elle perçoive ma présence. Elle sursaute. Sa clope s'échappe de sa bouche et s'éteint dans le liquide qu'elle chauffait. "Putain, Kayte, ça va pas ? J'étais en train de nous préparer le petit-déjeuner !"

"J'tai déjà dit, Maman. C'est Kay, maintenant. T'arrives vraiment pas à te rappeler ? Ça fait deux ans que je te le dis chaque jour !"

Je soupire. Les souvenirs de ma mère semblent se dissiper aussi facilement que de la fumée. Je ne peux pas m'empêcher de penser que d'une certaine façon, elle le fait exprès.

Que d'une certaine façon, elle essaye juste de me dire que la valeur et l'importance qu'elle me donne est trop infime pour qu'elle daigne se rappeler.

Je sais que c'est un mensonge, mais il est facile à croire.

"Ah, oh oui, c'est vrai. Pardonne-moi mon chaton, j'ai la mémoire aussi foutue en l'air que cette baraque !" Elle laisse échapper un petit rire, et me regarde de ses yeux vitreux.

Quelque chose dans son expression m'effraie soudainement, quelque chose de coincé dans les rides qui entourent ses yeux ; l'Ombre de quelque chose que je n'arrive jamais à définir, mais qui revient de plus en plus parasiter les iris argentés de ma mère.

Je regarde le sol. Il est sale. Des éclaboussures de diverses mixtures inconnues tachent le carrelage grisâtre - je ne l'ai jamais connu autrement. En regardant ce sol, un sentiment dérangeant me frappe en pleine figure. J'ai l'impression d'avoir eu une vie insignifiante, vaine, d'avoir été tué dans l'œuf; j'ai passé toute mon enfance à rêver de choses grandioses, d'un futur heureux et brillant, de changement, mais rien n'a changé. Le carrelage est toujours sale, ma mère n'a pas arrêté de fumer, Abel a toujours son ton sarcastique, je ne suis toujours pas en paix.

Je lève les yeux et observe ma mère.

Elle tente de repêcher sa cigarette dans la casserole en gesticulant dans tous les sens, puis abandonne rapidement et en ressort une nouvelle d'un paquet tiré d'une des deux poches de sa robe fleurie. Elle me paraît tellement loin, et un peu déformée, surréelle, comme si je la regardais à travers l'oeillet d'une porte.

Mon cœur cogne dans ma poitrine et mon sang pulse dans mes oreilles. J'ai besoin de partir, de quitter cette baraque qui m'étouffe, pour voir si je peux croire qu'il y a plus à la vie que la redondante souffrance. Une Chose cède dans mon esprit.

Je le sens, je viens de passer un point de non-retour.

Dans l'histoire de ma vie, Abel fut la seule personne qui n'eut jamais osé m'approcher. Les autres enfants m'avaient toujours effrayé.

C'est donc avec lui que j'ai souvent passé mes soirées, à regarder des films dans la maison de ses parents. Nous étions assis sur le vieux canapé, usé mais confortable, entourés de coussins élimés et d'emballages de chips, et nous y restions pendant des heures. Les parents d'Abel n'étaient pas souvent là, mais quand ils l'étaient, il ne m'invitait pas. Il disait, quand il en parlait, qu'ils ne valaient pas la peine que je les voie. Parfois, je passais la nuit chez lui, et il me faisait dormir sur le canapé.

Les maisons de notre petit village britannique étaient pour la plupart vieilles, mal entretenues, et d'apparence chaotique, et celle où Abel vivait n'était pas différente. Il y avait aussi souvent des coupures de courant, à peu près une fois par mois. À cause de cela, tout le monde avait pris l'habitude d'avoir des chandelles disséminées un peu partout dans sa maison. Ce fut donc à la lueur des flammes qu'Abel et moi regardâmes *Fight Club*, le soir de mon anniversaire de seize ans. Ce film me laissa tremblant, avec tellement de questions et d'émotions qu'il devint immédiatement mon long-métrage préféré.

J'ai écouté si souvent la musique des crédits de ce film (*Where Is My Mind* par les Pixies) qu'Abel a fini par se moquer de mon comportement qui était, selon lui, celui d'une "obsession". Mais j'ai malgré moi mémorisé la chanson entière, et me surprends parfois en train de la chanter à voix basse, instinctivement.

Murmurer des mélodies en toutes circonstances est quelque chose que j'ai toujours fait, malgré mes nombreux efforts pour arrêter.

La musique et les inflexions de ma voix, ça à toujours été quelque chose que je pouvais contrôler. Alors je chante. Je chante juste avant de m'endormir, je chante sous la douche ; je chante pour m'aider à manger, je chante pendant mes attaques de panique. Je chante pour essayer de faire fuir les Oiseaux qui volent dans ma tête.

Je n'ai laissé la musique s'échapper de mes lèvres qu'une seule fois devant Abel.

Ce jour-là, il pleuvait, et nous avons travaillé pour nos A-Levels tout l'après-midi. Abel était parti dans la cuisine pour aller se chercher un verre d'eau. Je ne l'ai pas entendu revenir. Je chantais doucement un des couplets de *Cancer* par *Twenty One Pilots* pendant que je révisais, allongé sur le tapis du salon. Soudain, la voix d'Abel retentit et je sursautai.

"C'est beau," me dit-il. Une pause. "Tu peux ne plus refaire ça, s'il te plaît ?" Il avait les sourcils froncés, une expression fermée. "Ça me fait me sentir mal."

Le silence plana.

Je balbutiai, "Bien sûr, pas de problème."

Il est retourné dans la cuisine. Je ne l'ai plus revu de la journée.

\* \* \*

Lorsque je croisai Abel à l'école, le lendemain, il s'approcha de moi et me sourit. Je fus soulagé. J'avais passé la nuit à voir les Ombres voler dans ma chambre. Elles me disaient qu'il ne me reparlerait plus jamais, qu'il me détestait, et que je n'étais pas assez bien pour mériter sa compagnie.

Nous parlâmes comme si rien ne s'était passé.

L'automne est là. Il se répand dans mon monde comme la folie dans l'esprit des fous. Les arbres meurent lentement, les orages deviennent plus fréquents, le tonnerre rugit dans les branches. Un éclair s'est abattu sur la balançoire rouillée dans le jardin d'Abel.

Le temps passe, les matins de déception s'enchaînent. La Chose à l'intérieur de moi, celle qui veut s'enfuir, crie de plus en plus fort. Elle me tiraille, me divise. Les Oiseaux piaillent et volent frénétiquement dans mon crâne. J'ai mal à la tête.

Je me regarde dans le miroir de la salle de bain. Je vois mes cernes. J'ai les traits tirés, ma peau est pâle, presque bleuâtre. J'ai froid. Mon crâne mal rasé a commencé à repousser.

J'ai rasé ma tête impulsivement il y a environ deux mois, un soir où les Oiseaux sifflaient si fort que j'avais envie de crier et de m'arracher les cheveux. Auparavant, ils étaient longs, à peu près jusqu'à mes épaules. Ils me rendaient malade.

C'était comme si ils n'existaient que pour accentuer la féminité de mon visage, pour rendre visible le fait que je n'étais pas un mec de la même manière que les autres. J'ai donc pris un rasoir pour les jambes, celui de ma mère, et une paire de ciseaux, et j'ai tout coupé, comme dans une dernière tentative d'alléger le poids de ma tête. Mes mains tremblaient. Elles tremblaient tellement, que lorsque j'ai eu un spasme involontaire, la pointe de mes ciseaux a incisé mon nez. Je m'étais senti ridicule, j'avais ri. Ça m'avait aidé un peu.

Maintenant, l'image dans le miroir passe ses doigts sur la fine cicatrice diagonale que cet incident a laissé. La peau est plus rosée et plus lisse à cet endroit-là. Je sens la Chose grandir en moi. Je me regarde et j'ai l'impression d'être une maigre esquisse, une ombre de ce que j'aurais pu être, de ce que j'aurais pu vivre si je n'étais pas ici. Je n'ai pas de couleurs sur la langue, les mots "bonheur" et "joie" ne vivent pas en moi. La Chose pousse et s'installe dans mon ventre, elle envahit mes poumons, remonte jusqu'à ma gorge, comme une masse de racines purgatrices, à la fois noires et porteuses d'espoir.

\* \* \*

Je pousse la porte d'entrée. J'ai rien dit à Maman. Elle dort. Le vent frappe mon visage, et je me sens plus vivant que depuis... d'aussi loin que je me souviens. La Chose à gagné, je l'ai laissée gagner. J'ai plus grand-chose à perdre, non?

Je pense à Abel. Je ne sais pas où aller, mais je vais peut-être passer chez lui. Vaut mieux passer par le connu avant de se jeter dans l'inconnu, je me dis.

Lorsque je monte les trois marches qui mènent à sa porte d'entrée, je deviens soudainement nerveux. Je sens de la sueur couler dans mon dos ; je ne sais pas pourquoi. Il ne fait même pas chaud.

Le vent siffle en s'enroulant autour des branches de l'arbre brûlé qui se trouve au milieu du jardin d'Abel.

J'ai l'impression de sentir des yeux qui se posent sur mon dos, tel des Rapaces sur une carcasse. Je me tourne, regarde autour de moi. Il n'y a personne. La route que j'ai longée pour venir ici est vide. Il n'y a que quelques voitures parkées près du trottoir. Des déchets flottent dans les caniveaux.

J'hésite à toquer à la porte. Je le fais quand même, doucement. Le bruit semble résonner dans la maison entière, qui était auparavant enveloppée d'un épais silence. Des pas s'approchent, petit son régulier brisant ma tension. La poignée tourne. La tête d'Abel apparaît, la porte est entrouverte.

“Tu fais quoi ici ?”

Subitement, je ne sais pas quoi répondre. Comment pourrais-je lui expliquer pourquoi je suis venu ? Je ne le sais pas vraiment moi-même. Je ne peux pas lui dire que la Chose à gagné. Lui et moi, on ne se parle pas de ces Choses-là.

“Je voulais juste te voir” je dis.

Il laisse échapper un petit rire sans humour, et lève les yeux au ciel.

“Toi, tu veux me voir ? Juste comme ça, de nulle part ? Peu vraisemblable, à mon avis. Essaie pas de me mentir, Kayte. Pourquoi t'es là?”

Son ton est dur. Ses mots me heurtent comme un oiseau sur un pare-brise de voiture. Le nom qu'il vient d'utiliser pour me désigner me frappe dans la figure. Comment peut-il le prononcer maintenant ? Je suis abasourdi. Comment peut-il, alors que c'est ce que les autres gamins avaient utilisé pour me détruire de l'intérieur ? Je croyais que c'étais lui et moi contre la stupidité des autres. J'ai un goût amer dans la bouche.

Le visage d'Abel est durci d'une expression qui m'est familière. C'est la même que lorsqu'il m'avait entendu chanter.

Je me sens trembler, des frissons me parcourent.

Abel attend toujours ma réponse. Je reste silencieux, l'esprit brumeux, envahi par la multitude de mensonges que je pourrais lui offrir. J'hésite. J'ai envie de partir, de courir loin de toutes ces émotions qui me tordent l'estomac. Je me détourne de lui légèrement, m'arrête, puis me tourne complètement. Je m'éloigne de lui.

J'entends un cri. “KAY !”

Abel.

Mon élan est stoppé et je me retourne vers lui. Il est sorti de sa maison, la lourde porte de bois claque derrière lui. Il s'approche de moi.

“Attends,” il dit. “Je suis désolé. Je suis vraiment désolé d'avoir agi comme ça.

Pardonne moi, mes parents étaient là ce matin. Et...ils...”

Une larme glisse de son oeil, il l'essuie avec rage. Je suis surpris ; en neuf ans, je ne l'ai jamais vu pleurer.

“Tu pleures ?,” je demande.

Il me regarde, colère tordant ses traits de nouveau.

“Moi, pleurer ? T'as fumé quoi ? Parce que là, tu t'imagines des trucs.”

Oh, putain. J'arrive pas à comprendre ce qui motive ses actions, ses paroles. Abel existe dans mon esprit comme un nuage noir impénétrable. À l'époque, ça m'intriguait. Maintenant, je suis juste fatigué.

Et soudain je comprends. La Vérité me foudroie, et me brûle la peau.

Abel était seul. Il est, seul. Si je ne suis pas avec lui, il est seul. Je n'y avais jamais pensé comme ça.

J'ai perçu, dans le passé, que lui et moi étions similaires dans nos hantises. Le silence peut devenir violent, quand tes pensées sont tes ennemis.

Mais d'un coup, je réalise quelque chose. Je me sens comme un pion aux échecs, manipulé pendant une partie entière juste pour être sacrifié à la fin.

Ma présence n'a toujours été, pour lui, qu'un moyen efficace d'échapper à sa propre personne.

Il ne m'a aidé contre le harcèlement des autres gamins que pour pouvoir me faire sentir redevable à lui.

La Vérité brûle, explose dans ma poitrine.

Je murmure "Non, je m'imagine pas des trucs."

Je me détourne de lui une seconde fois et cours aussi vite que mes maigres jambes me le permettent.

Cette fois, Abel n'essaye pas de me rattraper.

Le soleil s'est couché depuis longtemps. La station service émerge de la brume. J'y travaille à temps partiel, comme caissier. La lumière verte de l'enseigne me rassure. Elle m'est familière.

Je ne sais pas pourquoi, je pense à ma mère. J'ai été obligé de quitter l'école dès qu'elle n'était plus obligatoire, pour pouvoir avoir un petit job et permettre à elle et moi de survivre.

Ma mère avait travaillé comme assistante sociale, quand j'étais enfant. Elle s'occupait des toxicomanes, des SDF, des personnes avec des sérieux problèmes mentaux, et autres cas sympathiques. Elle avait fait ça toute sa vie, mais son travail était tellement éprouvant mentalement qu'elle tomba dans le vide existentiel elle-même. Elle ne se levait plus le matin, ne sortait plus dehors, ne dormait plus, ne faisait plus à manger pour moi.

À cette époque, je passais mes journées chez Abel. Ma mère a été retirée de son poste et prise en charge par une assurance invalidité, quand j'avais dix ans. On lui a prescrit des antidépresseurs, et elle alla mieux pendant un moment. Je devais, et dois toujours, aller chercher ses médicaments chaque mois dans la seule pharmacie des environs, dans la ville voisine.

Mais j'ai vite remarqué qu'elle avait une tendance à prendre trop de ses pilules. Trop souvent. J'ai donc dû lui rappeler de ne pas le faire, chaque jour. Il le fallait, pour que son traitement marche, je lui disais. Des fois, elle oubliait d'en prendre, et elle était donc agitée, et semblait vivre dans un autre monde. Elle pleurait, recroquevillée sur notre canapé défoncé. Je ne savais pas quoi faire, alors je ne faisais rien.

Je me demande si les Oiseaux la hantent aussi.

Soudainement, de la musique, une voix enjouée, qui auparavant avait une place d'arrière-plan dans mes pensées, attire mon attention. C'est la radio. Elle est là, diffusée dans de hauts-parleurs, comme dans toute les stations service que j'aie connu.

*“Et maintenant, on va se faire un plaisir de jouer How Could You Leave Us par NF. C'est une chanson qui à été suggérée par Aline, qui nous appelle depuis Doncaster, donc merci Aline pour cette demande ! Bonne écoute à vous tous, c'est la Radio Inside et il est 19h30 !”*

La chanson commence. Quatre accords de piano, puis une voix s'élève :

*How could you leave us so unexpected ?  
We waited, we waited  
For you but you just left us  
We needed you, I needed you*

Le tempo, qui était lent, change. Le chanteur commence à rapper :

*Yo, I don't know what it's like to be addicted to pills  
But I do know what it's like to be a witness, it kills  
Mama told me she love me, I'm thinking this isn't real  
I think of you when I get a whiff of that cigarette smell, yeah  
Welcome to the bottom of hell  
They say pain in a prison, let me out of my cell  
You say you proud of me, but you don't know me that well  
Sit in my room, tears running down my face and I yell  
Into my pillowcases, say you coming to get us  
Then call a minute later just to tell us you're not, I'm humiliated  
I'm in a room with a parent that I barely know  
Some lady in the corner watching us, while she taking notes  
I don't get it mom, don't you want to watch you babies grow ?  
I guess pills are more important, all you have to say is "no"  
But you won't do it, will you ? You gon' keep popping 'til those pills kill you  
I know you're gone but I can still feel you*

Un sanglot dans la musique.

*Why would you leave us ?  
Why would you leave us ?  
How could you leave us here ?  
How could you leave us ?  
Why would you leave us ? Oh  
Hey*

J'ai des frissons. Le gars, là, l'artiste, NF. Il pleure en chantant. Je suis figé, capturé par la toile d'émotion qui émane du son des hauts-parleurs.  
La musique continue ; il attaque le deuxième couplet :

*I got this picture in my room and it kills me  
But I don't need a picture of my mom, I need the real thing  
Now a relationship is something we won't ever have  
Why do I feel like I lost something that I never had ?  
You shoulda been there when I graduated  
Told me you love me and congratulations  
Instead you left us at the window waiting  
Where you at mom ? We're too young to understand, where you at huh?  
Yeah, I know them drugs got you held captive  
I can see it in your eyes, they got your mind captured  
Some say it's fun to get the high but I am not laughing  
And what' you don't realise and what you not grasping  
That I was nothing but a kid who couldn't understand  
I ain't gon' say that I forgive you 'cause it hasn't happened  
I thought that maybe I'd feel better as time passes  
If you really cared for me, then where you at then ?*

Après cela, tout devient un peu flou. Je comprends, je comprends de quoi il parle, je pense à ma mère à moi, la musique devient plus lointaine dans ma tête. J'ai le tournis. Il faut que je rentre. Il faut que je rentre. Il faut que je rentre.

J'ai perdu toute notion du temps. Je cours, encore. Le monde est flou autour de moi. Je sens la présence des Oiseaux. La Chose s'est rétractée, il faut que je rentre, il faut que je rentre.

Ma maison est là. Je la reconnais, malgré les larmes et la sueur qui brouillent ma vision. Elle est là, avec sa façade dont la peinture rouge s'écaille, et son jardinet rempli de broussailles.

J'ouvre la porte, elle n'est pas fermée à clé. J'entre dans le corridor d'entrée, je tourne à droite pour aller dans le salon.

Personne.

Je jette un coup d'oeil dans la cuisine.

Personne.

Je retourne dans le couloir, tourne à droite de nouveau, là où il y a une des deux salles de bains.

Personne.

Précipitamment, je monte les escaliers. Je vais tout droit, entre dans les toilettes.

Personne.

Il ne reste plus que la chambre de ma mère, au fond du couloir, et la mienne, dans le grenier. Je ferme les portes d'une armoire remplie de bordel en passant.

J'entre dans la chambre de ma mère. J'ouvre la porte en grand, mes yeux balayent la pièce. En face de moi, il y son lit. Il est défait, comme toujours. À côté, sa table de nuit, avec un verre d'eau, et deux tablettes de ses antidépresseurs. Onze pilules sont manquantes.

À gauche de cela, ma mère git sur le sol. Elle à le dos appuyé contre le mur, et ses deux jambes tendues devant elle. Une cigarette se trouve à côté de sa main ridée, posée sur le sol. Il y a des cendres par terre. Elles sont encore chaudes. Les yeux de ma mère sont ouverts, mais ne clignent pas.

Je m'approche d'elle et la regarde, et une pensée flotte à la surface de mon esprit : elle ressemble à une poupée de cire, immortalisée dans sa mortalité, immobile.

J'essaye de prendre son pouls; je n'en trouve pas.

Je ne suis pas surpris.

Sa peau est fripée et douce sous mes doigts.

Je me retourne et contemple mon chez-moi. J'admire la triste demeure que j'ai habitée pendant quinze ans, avec son chaos que certains trouveraient charmant. Mes Converse font un petit bruit régulier sur le béton quand je commence à m'en éloigner.

\* \* \*

Mes jambes me font mal. J'ai marché jusqu'à la ville voisine, Newdale. C'est probablement le milieu de la nuit. Les lampadaires ont illuminé mon chemin. J'arrive devant une sorte de bar, qui semble toujours ouvert. Je pousse la porte, qui pivote avec un clic. C'est, effectivement, un bar. Il n'y a personne, ni autour des tables, ni devant le comptoir.

Soudain, une personne apparaît, une assiette à la main, et un linge rayé bleu et blanc sur l'épaule. Elle a probablement dû entendre la porte se refermer derrière moi. Son visage est d'abord peint avec de la surprise, puis de la sympathie.

“Oh, bonjour ! Je ne m'attendais pas à voir quelqu'un à cette heure-ci, mais, voilà, comment puis-je t'aider ?”

Comment peut-elle m'aider ? Je ne sais pas, alors je demande de l'eau.

“De l'eau du robinet,” je précise. “Je n'ai pas d'argent.”

La femme me sourit. Elle est d'un certain âge, peut-être soixante-cinq ans, ou quelque chose comme ça.

“C'est tout bon,” elle me répond. “Un thé noir, ça te va ?”

“Merci beaucoup,” je dis. Elle me sourit de nouveau. Il y a un petit éclat dans ses yeux qui me dit qu'elle me comprend, d'une façon ou d'une autre. Je ne peux pas vraiment l'expliquer.

Il y a aussi, comme une sorte de douce chaleur qui émane d'elle. Je n'ai jamais perçu ce genre d'aura de ma vie. De tous les gens de mon entourage, aucun n'avait cette lumière rassurante, équilibrée, sous leur peau ; ils étaient tous froids, ou brûlants.

“Tu peux t'installer au comptoir, si tu veux. Je t'amène ça tout de suite.” Elle repart dans la cuisine, emportant son sourire avec elle.

Pendant les quelques minutes de son absence, j'observe la pièce. À gauche de l'entrée, il y a un portemanteau. Il n'y a qu'une veste dessus, sûrement celle de la femme. À côté, il y a une porte. Vu son emplacement, je suppose que c'est les toilettes.

Ensuite, à droite de l'entrée, il y a une sorte de patchwork de tables de différentes formes, et différentes couleurs. Par contre, les chaises sont toutes les mêmes.

Devant moi, il y a le comptoir. Il forme une sorte de “L” inversé, et trois chaises de bar se trouvent devant. Je m’avance dans la pièce. Je peux apercevoir trois fenêtres : une qui me fait face, et deux autres de part et d’autre de la partie droite de la pièce, celle avec les tables.

Sur les murs, il y a des photos en noir et blanc. Sur l’une d’entre elles, on peut voir deux hommes, qui semblent porter un vêtement militaire, ainsi que des sortes de petits chapeaux. L’un à son bras autour des épaules de l’autre, et regarde la caméra avec un sourire. Le second a son regard tendrement dirigé vers le visage du premier. Je souris. Mes yeux passent à la photo suivante : celle, un peu floue, de deux femmes, qui s’embrassent passionnément. Elles sont vêtues de jupes et de blouses, et leurs bottines sombres paraissent luire à la faible lumière de l’éclairage du bar.

Juste en dessous, encore une autre image. Dessus, on peut voir une manifestation. Il y a un groupe de personnes, marchant dans une rue. Les gens au premier plan tiennent une longue bannière sur laquelle il est écrit : “*TRANSGENDERED & PROUD! AND WE VOTE!*” La photo a une légende, je la lis : “*Transgender activists march at the Stonewall 25th anniversary parade - Fred W. McDarrah -c. 1994 - From: Pride: Photographs After Stonewall.*”

Je souris de nouveau. On dirait bien que j’ai trouvé un espace qui est *safe* pour moi.

Je décide de m’asseoir au comptoir, comme la femme me l’avait suggéré. D’ici, j’aperçois ce qui semble être une cuisine. Je devine une machine à laver, ouverte. Un sentiment de calme se pose en moi. Les Oiseaux sont là, mais ils sont silencieux.

La dame revient. Elle porte une tasse de thé dans chaque main. Je vois de la vapeur s’en échapper. Elle tire un tabouret d’en dessous du comptoir et s’assied en face de moi.

“Donc, qu’est-ce qui t’a mené ici à une heure pareille ? Si tu te sens suffisamment confortable pour m’en parler, bien sûr.” Elle fait une petite pause, puis reprend.

Je vois le linge rayé posé sur un plan de travail, dans la cuisine.

“En fait, commence par me dire comment tu t’appelles, si ça te va. D’accord ?” Elle me regarde avec une expression qui me paraît presque, maternelle.

“D’accord,” je dis. “Je m’appelle Kay.”

“Dorene”, la dame dit.

Je sursaute un peu.

“Dorene ?” Je répète.

“Oui, Dorene,” elle répond.

“Vous vous appelez comme ma mère,” je dis.

“Oh.”

“Je...hum, je suis là à cause d’elle.”

Dorene fronce les sourcils. “Elle t’a expulsé de chez toi ?”

“Oh, non, non. Elle, est...elle est...ses pil...pilules...” je balbutie.

Les mots se cognent dans ma bouche, et des larmes s’échappent de mes yeux. Ça me frappe soudain : je ne reverrai plus jamais ma mère. Ni son rire, ni ses colères, ni son visage se plisser quand elle pleure ; et j’ai l’impression qu’on vient de m’enfoncer un

couteau dans le ventre. Des sanglots se frayent un chemin dans ma gorge, et ma respiration se fait haletante, j'ai besoin d'air.

J'entends le son d'une chaise qui est déplacée sur le sol : Dorene s'est levée, et s'est approchée de moi. Elle me demande si je veux un câlin, j'acquiesce faiblement, et d'un coup je suis enveloppé de chaleur, et d'une légère odeur de savon.

Les Oiseaux m'observent en silence.

\* \* \*

“Tu veux rester ici cette nuit ?” Dorene me demande. “J’habite à l’étage, et j’ai une chambre d’amis. Tu peux y rester aussi longtemps que tu veux.”

Cela fait six mois que je vis à Newdale, dans la chambre au dessus du bar de Dorene. Je l'aide à débarrasser les tables, et à les servir. Puisque ma présence rend possible de s'occuper de plus de clients, elle me prend en charge complètement ; nous avons des finances communes.

Un soir, j'étais en train de faire la vaisselle, et, spontanément, j'avais commencé à chanter True Love Waits de Radiohead.

Dorene était rentrée dans la cuisine, mais j'étais tellement absorbé dans ma tâche que je ne l'avais pas remarqué.

“C'est beau,” elle m'avait dit. J'avais sursauté, et arrêté de chanter. J'avais regardé le sol, les jambes tremblantes. Au bout de quelques secondes, j'avais osé lever les yeux. Elle m'avait souri doucement.

“J'ai de la chance d'avoir accueilli un adolescent si talentueux,” elle m'avait affirmé, en me regardant avec fierté.

J'avais ri avec surprise. Avec elle, je n'avais pas besoin d'avoir peur. C'était une drôle de sensation.

\* \* \*

C'est lundi matin. Je suis en train de me promener, seul, dans les rues de Newdale. Newdale est une petite ville, presque complètement entourée de forêt. Il n'y a un seul endroit qui ne l'est pas, et c'est la route qui mène à Hindburn Lake, mon village d'enfance.

Je marche en direction de la forêt. Je pense à Abel. J'aime toujours Fight Club, mais je ne l'aime plus, lui.

Pendant que je marche, je pense à ma vie. J'ai une nouvelle perspective dessus, grâce à Dorene. Au début de ma fuite, à cause d'Abel, je pensais que la bonté n'existait pas. Que toute l'espèce humaine était égoïste, et corrompue jusqu'à la moelle.

Dorene, elle, m'a prouvé le contraire dès que je l'ai rencontrée. Que les mots “joie”, “bonheur”, et “équilibre” peuvent vivre à l'intérieur de toi comme une certitude.

J'arrive à la lisière de la forêt. Un des arbres est plus proche de moi que les autres ; je réalise rapidement qu'il est gigantesque, et qu'il est en fleur. Des pétales blancs tombent à travers l'air frais printanier, et peignent une fresque légère sur le sol. Je lève les yeux, et je remarque qu'une douzaine de corbeaux sont posés sur les branches les plus hautes.

Les Oiseaux s'envolent.



## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement toutes les personnes qui ont contribué à la mise au monde de tous les projets créatifs qui m'ont inspiré dans cette démarche folle qu'est d'écrire sa première nouvelle en un temps d'environ cinq jours (dont les heures ont été réparties sur à peu près deux semaines).

Voici donc une liste de mes inspirations : La musique de Nathan Feuerstein, ou NF de son nom d'artiste, dont j'ai cité une chanson à l'intérieur de mon texte ; la musique de Twenty One Pilots ; Aline de Charles Ferdinand Ramuz ; Aristotle and Dante Discover the Secrets of the Universe de Benjamin Alire Sáenz, ainsi que Aristotle and Dante Dive into the Waters of the World du même auteur ; OMORI (jeu vidéo de Omocat) ; et finalement Inside (jeu vidéo de Playdead).

Si vous souhaitez avoir une perspective inédite sur l'histoire de Kay, voici le lien de la playlist Spotify qui m'a servi de fil rouge durant tout mon processus d'écriture :

<https://open.spotify.com/playlist/4LjndzalYaCEGayOzRxO3K?si=ff12a5c04ecb4c9d&pt=8dba083e677191ff73fba892336d5d8a>